



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

Ansl 37 (2003), p. 261-273

Pierre Larcher

«Un détour pour saluer...» Traduction du poème en rā' d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī avec une introduction et des notes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

- | | | |
|---|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne</i> 34 | Sylvie Marchand (éd.) |
| 9782724711707 | ?????? ?????????? ??????? ??? ?? ???????? | Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif |
| ?????? ?? ??????? ??????? ?? ??????? ?????????? ?????????? ???????????? | | |
| ????????? ??????? ??????? ?? ??????? ?? ?? ???? ??????? ????: | | |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i> | Sandra Lippert |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i> | Gérard Roquet, Victor Ghica |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i> | Anne-Sophie von Bomhard |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i> | Nikos Litinas |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i> | Jean-Charles Ducène |

«Un détour pour saluer...»

Traduction du poème en *rā'* d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī avec une introduction et des notes

LE POÈME en *rā'* ‘ūḡū fa-hayyū «Un détour pour saluer...» d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī constitue la troisième des *Mu'allaqāt* ou *Sumūt* de la *Ǧamhara*. Les *Mu'allaqāt/Sumūt* sont elles-mêmes le premier septuplet des sept que compte cette anthologie, attribuée à un certain Abū Zayd al-Qurašī, que l'on date de la fin du III^e/IX^e siècle, mais qui pourrait bien être plus tardive d'un siècle. Ce poème ne saurait donc être confondu avec le célèbre poème en *dāl* ou *dāliyya* du même Nābiġa, *Yā dāra Mayyata* («Demeure de Mayya...»), 9^e des «Neuf célèbres poèmes» commentés par Ibn al-Nahḥās (m. 338/950) et des «Dix poèmes» commentés par Tibrīzī (m. 502/1109) (Larcher, 2001a). Le fait que des poèmes de Nābiġa et d'al-A'šā Maymūn figurent à la fois dans les *Mu'allaqāt/Sumūt* de la *Ǧamhara* et parmi les poèmes qu'Ibn al-Nahḥās et Tibrīzī ajoutent à la version commune des «Sept poèmes», tels que commentés par Ibn al-Anbārī (m. 328/940) et Zawzanī (m. 486/1093), et souvent appelés eux-mêmes *Mu'allaqāt*, suffit cependant à expliquer qu'on a pu ne pas apercevoir que s'il s'agissait des mêmes poètes, il ne s'agissait pas des mêmes poèmes¹...

Si l'on compare la *Ǧamhara* au *Dīwān* mis sous le nom de Nābiġa, tel que publié par Ahlwardt (1870[1913]), on constate que le texte donné par la première est en fait la réunion de deux pièces du second. Les vers 50-63 sont la pièce n° 11 de la partie de ce *Dīwān* considérée comme authentique. Les vers 1-49 sont la pièce n° 26 de la partie de ce *Dīwān* «attribuée» (*manhūl*) à Nābiġa (manquent toutefois les vers 11 et 24, mais ceux-ci sont donnés, juste après, sous le n° 27). À ce titre, cette pièce ne figure pas dans l'édition du *Dīwān*, telle que procurée par Derenbourg (1868). En revanche, les vers 50-63 y figurent bien, sous le n° 9. Mais alerté par des collègues étrangers sur l'existence du poème de Nābiġa

¹ C'est ainsi que Blachère (1952, p. 147) qui n'a pas eu entre les mains le *Commentaire des neuf célèbres poèmes* d'Ibn al-Nahḥās, alors non publié, écrit, lui attribuant la recension la plus commune des *Sept poèmes*: «On fond ensemble la recension de la *Jamhara* et celle d'Ibn al-Nahḥās. On part de cette dernière et l'on ajoute, comme 8^e et 9^e *Mu'allaqa*, les odes d'al-Nābiġa et d'al-A'šā, qui sont les 3^e et 4^e de la *Jamhara*»...

La 4^e *Mu'allaqa* de la *Jamhara* est le poème *Mā bukā'u* («Que sont les pleurs...») d'A'šā, tandis que le 8^e poème d'Ibn al-Nahḥās et de Tibrīzī est le poème *Waddī' Hurayrata* («Dis adieu donc à Hourayra...») du même A'šā (Larcher, 2001b). Quant au 10^e de Tibrīzī, c'est le poème en *bā'* de 'Abīd b. al-Abraš (Larcher, 2002).

dans la *Ǧamhara*, Derenbourg le donne en appendice (61 v.: manquent 11 et 24), en le classant toutefois parmi les *Muğamharāt* (second septuplet de la *Ǧamhara*), selon la version imprimée de celle-ci à Beyrouth en 1867².

La réunion des deux pièces forme alors une *qasīda* tripartite « idéale »: *nasīb* (v. 1-26), *rahil* (v. 27-49), *madiḥ* (v. 50-63). Nous serions donc en présence d'un cas, où, comme le veut Montgomery (1997), l'anthologue intervient pour rendre conforme à ce plan un poème, qui, au départ, ne l'est pas.

De la manière la plus classique qui soit, le *nasīb* s'ouvre par « l'évocation des vestiges » (*dikr al-atlāl*) d'un campement abandonné, auquel est associée une femme, Nu'm (v. 1-6). Suit le récit des amours, passablement compliquées, avec celle-ci (v. 7-11) et de la séparation, éclaté, en ce dernier cas, en deux fragments (v. 11-14 et 23-26), entre lesquels s'insèrent le portrait, très sensuel, de la femme (v. 15-19) et, moment de grâce, son « apparition » (v. 20-22). Sur le plan stylistique, on remarquera la récurrence, obsessionnelle, du nom de Nu'm (12 fois en 22 vers).

Tout aussi classique est le *rahil*: traversée d'un désert (v. 27), sur une chamelle, brièvement décrite (v. 28-30: le second hémistiche de ce vers concerne celui qui la monte); puis, par le biais d'une comparaison avec un oryx mâle (v. 31, 1^{er} hémistiche), lui-même décrit (v. 31, 2^e hémistiche, v. 34), récit des aventures de ce dernier: nuit d'orage (v. 35-38) et scène de chasse (v. 39-48). On notera que le vers 49 referme la comparaison ouverte au vers 31.

Enfin, le *madiḥ* célèbre le poète lui-même (il se fait donc « jactance » *iftihār*) pour sa perspicacité dans une affaire de pâturages opposant le roi lakhmide al-Nu'mān b. al-Ḥāriṭ aux Banū Ǧubyān, groupe tribal auquel appartient Nābiġa: pour l'« histoire » (*habar*), à laquelle ce morceau fait allusion (ou reconstruite à partir de lui), cf. *infra*, note du v. 50.

Sur le plan formel, ce poème vaut essentiellement par son symbolisme, dont on observera qu'il transcende le découpage en parties: les œufs d'autruche couvés par un vieux mâle (v. 24-25) symbolisent les femmes enfermées dans leurs palanquins, précipitamment emmenées, en plein midi, par un chef jaloux (v. 23); l'oryx mâle, séparé de ses femelles (v. 32), symbolise Nābiġa séparé de Nu'm (et, de manière plus générale, la traversée du désert et la scène de chasse la résistance de Nābiġa et sa capacité à triompher des épreuves); le « lion qui se ramasse sur ses griffes », avant de bondir sur sa proie (v. 51) et la harde d'antilopes femelles (v. 52) symbolisent respectivement le roi Nu'mān et les femmes du groupe, menacées d'être emmenées en captivité par un raid de représailles du roi (menace évoquée en quelques vers saisissants: 53-55). Quant aux procédés mis en œuvre pour exprimer ce symbolisme, ils vont de la simple comparaison (v. 24) à la pure métaphore (v. 51), en passant par l'« impropreté » ou catachrèse (*e.g.* v. 32), étant d'ailleurs entendu que, souvent, ces différents procédés sont panachés.

² Elle est intitulée *Tazīyin nihāyat al-‘arab fi ‘albār al-‘Arab* et est due à Iskandar Abkāriyūs. Sur la *Jamhara* et ses différentes

éditions, voir Hommel (1885), Nöldeke (1895), Macdonald (1896) et Nallino (1931-1932).

Bien que nous suivions ici le texte de la *Ǧamhara*, nous l'avons collationné à différentes éditions du *Dīwān*: outre celles de Derenbourg et d'Ahlwardt, la réédition faite de ce dernier par Arazi et Masalha (1999), qui corrige bien des lectures fautives, et l'édition de Bustānī (1960: cette dernière n'a que 46 vers pour la première pièce, ne citant pas 3, 11 et 24; en revanche, elle en a bien quatorze pour la seconde). La collation de la *Ǧamhara* et du *Dīwān* montre surtout un ordre différent des vers 50-63, qui en modifie l'interprétation.

À ma connaissance, ce poème n'a été traduit qu'une seule fois, en français, par Derenbourg (1868): celui-ci traduit d'abord, avec le *Dīwān*, les vers 50-63, puis, en appendice, l'ensemble du poème. Notre traduction reprend les principes adoptés pour celle des *Mu'allaqāt* (Larcher, 2000), à l'introduction desquelles nous renvoyons le lecteur intéressé. Nous nous contentons de les résumer ici: à chaque vers arabe correspond un distique, à chaque hémistiche du vers arabe un alexandrin (à une exception près, signalée par une barre transversale /). Nous pratiquons toutefois un alexandrin « libéré », aux coupes aléatoires d'une part, ne craignant pas la passe (faculté de ne pas compter le e muet, comprise par nous comme une marque d'oralité) d'autre part.

Mètre *basiṭ*. Rime en *āri*.

TRADUCTION*

- 1 Un détour, pour saluer, du camp de Nou'm, les restes !
Mais que saluerez-vous: quel fossé, quel foyer ?
- 2 De Nou'm désert et dépeuplé, tout changé par
Le va-et-vient, tourbillonnant, de vents violents !
- 3 C'était un camp de Nou'm, aux Ham'ât, effacé :
Il n'en reste que cendre entre pierres du foyer !
- 4 J'y arrêtaï, le jour en sa moitié, ma [bête],
Sûre et bonne, le questionnant sur Nou'm et sa gent :
- 5 Parler indistinct que nous tint le camp de Nou'm !
S'il nous avait parlé, nouvelles, il eût portées !
- 6 Je n'y ai rien trouvé, à quoi me raccrocher,
Hormis la graminée et hormis le foyer !

* Nous ne suivons pas dans la traduction le système de transcription arabisant.

- 7 Je me vois avec Nou'm badinant: ni le temps,
Ni la vie n'ont souci de tout ce qui s'enfuit...
- 8 Jours où Nou'm [tout] me disait, où je lui disais
Ce qu'aux gens je celais, mes envies, mes secrets !
- 9 N'étaient les rêts lancés par Nou'm, où je fus pris,
Le cœur l'aurait laissée, en total abandon !
- 10 S'il se dégrise enfin, sa cécité fut longue !
Mais c'est fois après fois que l'homme se façonne...
- 11 Si telle affaire il a réglé avec l'ami,
Avec toi, je n'ai pas encore réglé mes comptes !
- 12 Nou'm, m'a-t-on dit, est en partance, le blâme aux lèvres :
Pluie et pâris à l'être, qui fait reproche et blâme !
- 13 J'ai vu Nou'm, ainsi que mes amis, s'affairer,
Les bâts de blancs chameaux, pour le départ, serrés !
- 14 Mon cœur fut effrayé: un regard et ce fut
Une mort survenue, sorts à sorts qui s'accordent...
- 15 C'est l'éclat du soleil, atteignant son jour faste,
Sans nuire aux siens ou se faire haïr d'un voisin !
- 16 D'un manteau négligemment vêtue, elle enroule
Ses voiles –amas de sable blanc qui s'éboule !
- 17 Du parfum, toujours plus de parfum se répand
Dans le cou d'une femme aux joues claires, qui embaume !
- 18 À l'amant qui veut boire, à boire elle donne une
Bouche aux dents belles, délicieuse au goût, fleurant bon :
- 19 Sa salive au réveil est, dirait-on, un vin
Frais et pur, ou du miel, qu'on vient de récolter !

- 20 Je dirai, les dernières Pléiades étant
Tout près de disparaître : « Regarde bien, Hârith !
- 21 Est-ce l'éclat furtif d'un éclair que j'ai vu ?
Le visage de Nou'm qui m'est paru ? La lueur
- 22 D'un feu ? / Mais non ! C'est son visage, qui a paru,
Dans la nuit sombre, surgi d'entre vêtures et voiles !».
- 23 Les palanquins, partis en plein midi, suivaient
L'ordre d'un insensé, rongé de jalousez :
- 24 Femmes fines comme œufs d'autruche qu'un mâle couve
Au détour du vallon, dans l'éboulis de sable,
- 25 Approchant d'eux un flanc aux plumes défraîchies
Et une poitrine au bréchet tout décharné !
- 26 Quand les pigeons cendrés roucoulent, ils me rappellent
Que je suis en exil d'elle, [oui, d'elle], Oumm 'Ammâr !
- 27 Ah ! Morne et lointaine étendue, où les loups hurlent,
Sans eau proche où s'abreuver et d'hommes si vide !
- 28 Je l'ai franchie, sur une bête, solide et mince
Déjouant le chemin rude, au sol dur et pierreux,
- 29 Transportant d'une terre à l'autre homme à voix forte,
Sans frayeur, sachant faire, ne s'étonnant de rien !
- 30 Et quand d'être montées les montures se lassent
Elle, vive, ses pieds balance, nullement alanguis !
- 31 Sa selle est, dirait-on, sur un mâle bringé,
Toujours en quête errant, grand guetteur de mirages ;
- 32 Pourchassé, séparées de lui furent ses compagnes,
Oryx de Wajra ou bien oryx de Dhoû Qâr ;

- ³³ Le cri sourd, solitaire, endurci: est à lui
L'herbe poussée de la toute première pluie !
- ³⁴ Son échine, mais non sa poitrine, est toute blanche,
On dirait sur ses pattes une marque au goudron ;
- ³⁵ Une nuit sombre s'abat sur lui, qui le cingle
D'un vent gros de poussière, au froid vif, et pluvieux :
- ³⁶ Cette nuit, il la passe, hôte forcé d'un arbre,
Une averse nocturne s'ajoutant aux ténèbres !
- ³⁷ De sa nuit les ténèbres se dissipent enfin :
Il est, par le matin, découvert, pleinement !
- ³⁸ À sa poursuite, alors, se lance, pressant ses chiens,
Un chasseur des Anmâr, aux phalanges très fines,
- ³⁹ Qu'un pacte à chasse lie, acharné, carnassier,
Sans autre vêtement sur lui que des haillons !
- ⁴⁰ Ses chiens il presse, épuisés –affamés qu'ils sont–
D'avoir, par lui menés, aussi longtemps marché !
- ⁴¹ L'oryx, après la fuite, enfin est à portée :
Il excite et lâche ses chiens : tous sont chasseurs !
- ⁴² Mais se gardant de fuir, il fait face : ainsi fait
Le défenseur zélé, craignant le déshonneur :
- ⁴³ De sa corne, il transperce la poitrine du premier,
Tel outil qui, dix à dix, fend du bois pour flèches ;
- ⁴⁴ Vers le second se détourne et l'atteint d'un coup
Qui fait un trou, très profond, d'où siffle le sang ;
- ⁴⁵ Le troisième restant, un coup perçant l'arrête,
Qui vient d'un brave, sachant y faire, toujours chargeant !

- 46 Mais, sur lui, sept encore, qui ne le lâchent pas :
De sa corne, il les charge, tel cavalier persan !
- 47 Et, quand, à la fin, revenant sur eux de face
Et de dos, son affaire avec eux est réglée,
- 48 Il s'en va, comme étoile, perle du ciel, filante,
Mêlant le pas serré à la course, tête haute,
- 49 Semblable à ma chamelle, qu'épuise longue course
De nuit, en plein midi, et, avant, tôt matin...
- 50 J'ai interdit Ouqôur à nos Béni Dhoubyâne
Et d'y paître au printemps, sous des pluies de *safar*,
- 51 J'ai dit : « Ô vous, les guerriers, le lion se ramasse
Sur ses griffes pour son attaque carnassière ! »
- 52 Je ne connaisse harde aux yeux noirs, aux yeux blancs,
Femelles d'antilopes tournant comme en un cercle,
- 53 Regardant de travers ceux qui viennent de biais,
De leurs yeux libres d'êtres ignorant l'esclavage,
- 54 [Menées] derrière la valetaille, gens des 'Awdhâ
Et des 'Amam, en croupe sur des arçons de selle,
- 55 Répandant de leurs yeux des larmes ruisselantes,
Espérant le départ de Hisn et d'Ibn Sayyâr !
- 56 Le roi mena les Rofeïda, depuis Djawch
Et Hadad, et mêla les Rib'î aux Hajjâr ;
- 57 Les chefs des Qoudâ'a, tous deux, autour de lui
Campèrent, le renforçant d'éclaireurs et d'escouades,
- 58 –Vais-je planter ma tente au fond d'un pays sombre
Qui retient l'âne [même], où voyageur ne va ?–

- ⁵⁹ Appelant à la fin au secours une troupe
Sans pareille, et son train, qui fait fuir du désert
- ⁶⁰ Les bêtes, qui bruit ne baisse, là où halte elle fait
Et dont les feux détrompent le voyageur nocturne !
- ⁶¹ Les Béni Dhoubyâne m'ont fait honte de la craindre :
Mais y-a-t-il pour moi, à la craindre, une honte ?
- ⁶² Si donc on m'est rebelle, rien ne m'échappe, aucune
Gorge, et c'est près de moi que sont Laves d'enfer,
- ⁶³ Qui des gens nous défendent, le jour où ils commettent
Ces injustices-là, appelées Oumm Sabbâr !

NOTES

- v. 1. Ahlwardt, suivi par Blachère (1964: 392), est seul à donner *yuhayyūna* (« que salueront-ils ? »). Toutes les autres sources donnent *tuhayyūna* (« que saluerez-vous » ?), plus cohérent. « Foyer » traduit ici métonymiquement *'ahgār* « pierres (du foyer) ».
- v. 6. La graminée est le *tumām*, utilisé par les nomades pour boucher les interstices de la tente ; cf. Labīd, *Mu'allaqa*, v. 11 (Larcher, 2000) ; « foyer » traduit ici proprement *mawqid al-nār* « l'endroit où l'on allume le feu ».
- v. 11. Le même verbe *qaḍā* (« régler ») apparaissant dans la protase et l'apodose du système hypothétique, il y a jeu de mots entre leurs compléments d'objet respectifs : *waṭaran* (« une affaire »), avec *t* emphatique, et *awtārī* (« mes comptes », en fait « mes rancunes »), avec *t* non emphatique. Le *Dīwān* lit cependant le second avec *t* emphatique, donc comme le simple pluriel du premier.
- v. 12. Je préfère la version du *Dīwān* à celle de la *Ǧamhara* (*layta Nu'mān 'alā l-hiğrāni 'ātibatan* = « Puisse Nou'm être en partance, le blâme aux lèvres ! ») « Pluie et pâтis », traduisent *saqyan wa-ra'yan*, souhait, valant bénédiction et adieu, adressé à quelqu'un, qu'il rencontre la pluie et, par suite, des pâturages pour ses troupeaux, et, dans le contexte, quelque peu ironique.
- v. 14. L'interprétation de ce vers est loin d'être assurée. Devant la discréption des sources, je suis celle proposée par Bustānī, à savoir que la séparation est synonyme de mort d'une part, fatale d'autre part.
- v. 15. L'interprétation de ce vers est problématique, surtout en ce qui concerne l'articulation du second hémistiche avec le premier. Celui-ci dit littéralement : « Blanche, comme le soleil, qui est parvenu au jour de ses fastes. » *Šams* (« soleil ») est de genre féminin

- en arabe. *as'ud* est le pluriel de *sa'd* dans le sens de «bon augure», par opposition à *su'ūd*, qui en est le pluriel dans le sens de «bonheur».
- v. 18. «Amant» traduit *daḡī'* (litt. «qui partage la couche de quelqu'un»). «Qui veut boire» et «donne à boire» traduisent *istasqā* et *tasqī*, le premier réfléchi factif du second. Enfin, «fleurant bon» traduit l'intensif *mihmār*, lié à *humra* («bonne odeur») et non *hamr* («vin»), même si, par jeu de mots implicite, ce terme annonce la comparaison de la salive avec un vin frais (*mašmūla*) du vers suivant.
- v. 20. Je suis l'interprétation aussi bien de la *Ǧamhara* que de Bustānī, qui identifient le *naḡm* («étoiles») du texte avec une constellation particulière, celle des Pléiades (*Turayyā*). Une interprétation générale («les dernières étoiles étant tout près de disparaître...») voudrait dire que l'on est près du jour, ce qui serait contradictoire avec l'indication du v. 22 («dans la nuit sombre»). En revanche, les Pléiades apparaissent en mai pour disparaître début novembre (saison de la navigation pour les Grecs, d'où leur nom lié au grec *pléin*): ce serait donc une indication de saison.
- v. 23. «Rongé de jalousie» traduit l'intensif *mīgŷār*. C'est la jalousie qui explique que le chef soit assez insensé (*safīh al-ra'y*) pour se mettre en route en plein midi (*haḡir*).
- v. 24. Jeu de mots implicite entre *nawā'im* (traduit ici par «femmes fines»), qui ouvre le vers (et appartient à la même famille lexicale que *Nu'm*), et *na'ā'im* («autruches»), qui n'est pas dans le vers: c'est le second hémistiche, par l'emploi de *zalim* («autruche mâle»), qui indique qu'il s'agit d'œufs d'autruche. Rappelons que, chez l'autruche, le mâle couve également les œufs, cf. 'Antara, *Mu'allaqā*, v. 27 (Larcher, 2000).
- v. 26. Umm (Oumm) 'Ammār est le teknonyme (*kunya*) de *Nu'm*. Le terme est ici employé comme hypocoristique.
- v. 28. «Déjouant» traduit le participe *munāqila*, qui décrit la démarche précautionneuse d'une monture mettant ses pattes l'une après l'autre entre les pierres (et non sur elles).
- v. 30. «Être montées» et «montures» rendent les deux termes apparentés apparaissant dans le vers *rikāb* (litt. «monte») et *rakā'ib*.
- v. 31. «Bringé», qui, en français, s'applique exclusivement à la robe des bovins, vise à rappeler que le vers désigne ici métonymiquement, par une propriété, le mâle d'une espèce de bovidés qui n'est désignée explicitement qu'au vers suivant ((*baqar*) *al-wahš* = bœufs sauvages), celle des antilopes, et plus particulièrement des oryx (antilope à sabre).
- v. 38-48. On comparera cette scène de chasse avec celle du poème en *dāl*, du même Nābīga, v. 12-19 (Larcher, 2001a), ou encore celle de la *Mu'allaqā* de Labīd, v. 47-52 (Larcher, 2000).
- v. 38. Les Anmār sont l'une des plus importantes tribus nizārites (Arabes du Nord). «Aux phalanges très fines»: selon la *Ǧamhara*, c'est une qualité physique, pour un homme.
- v. 43. «Outil qui fend» traduit littéralement *miš'ab*, pl. *mašā'ib* du vers (espèce de vrille ou foret). Cette lecture, faite par Ahlwardt et Arazi-Masalha, est préférable à celle faite par la *Ǧamhara* et Bustānī en *mušā'ib*, paraphrasé par *naḡgār* (menuisier). Outre qu'un tel mot, avec un tel sens, est parfaitement inconnu des dictionnaires classiques, on ne perdra pas de vue que la comparaison porte sur l'action de la corne.

- v. 46. « Cavalier persan » traduit *iswār*, lui-même emprunt au persan.
- v. 48. « Perle du ciel » traduit *durrī*, adjectif correspondant à *durr(a)* « perle » et, dans le vers, syntaxiquement épithète de *kawkab* (« astre »). « Pas serré » (*taqrīb*) et « course, tête haute » (*iḥdār*) désignent deux allures des quadrupèdes que l'on identifie, sauf erreur, avec le trot et le galop.
- v. 50-63. Voici le *habar*, cité par Ahlwardt (p. 210), concernant cet épisode : « Al-Nu'mān b. al-Hārith avait rendu inaccessible Dū Uqur (et il s'agit d'une vallée fertile), ainsi que ses eaux. Aussi les gens l'évitaient-ils. Les Banū Ḏubyān y pacagèrent au printemps, mais Nābiḡa les arrêta, les mit en garde et leur fit craindre un raid du roi. Mais ils y pacagèrent quand même et lui firent honte de sa crainte du roi, auquel il était dévoué. Lorsque al-Nu'mān mourut, Nābiḡa composa un thrène en son honneur et se dévoua à son frère 'Amr. Mais celui-ci leur envoya des cavaliers, qui les atteignirent. »
- v. 50. Selon la *Ǧamhara*, *'asfār* est le pluriel de *safarī*, « pluie qui vient avec la chaleur ». Les dictionnaires donnent cependant pluie automnale, ce qui est contradictoire avec *tarabbu'* « paître au printemps » du même vers. *Safar* est maintenant le nom d'un mois du calendrier musulman et n'a pas, celui-ci étant lunaire, de place fixe quant aux saisons. Le calendrier préislamique était vraisemblablement mixte, tout à la fois lunaire et solaire.
- v. 52. « Je ne connaisse... » traduit le *lā a'rifān* du vers, inaccompli énergique à valeur impérative (« que je ne connaisse donc pas ») ou optative (« puissé-je ne pas connaître »). « Aux yeux noirs, aux yeux blancs », paraphrase le *hūr*, pl. de *ahwar*, désignant quelqu'un ayant un œil dont la pupille, très noire, contraste avec le fond, très blanc. « Yeux » ne traduit pas vraiment *madāmi'* (« larmiers ») qui révèle que la « harde » (*rabrab*) d'« antilopes femelles » (*ni'āḡ*) représente en fait les femmes du groupe. La fin du second hémistiche est une allusion à un rite de circumambulation (dont le plus connu est celui de la Kaaba, à La Mecque, conservé par l'islam) et analogue au mouvement tournant d'une harde. Contrairement à ce qu'écrit la *Ǧamhara*, *duwwār* (« cercle ») ne désigne pas directement une idole, mais une aire circulaire (*mustadār*, selon la paraphrase du *Lisān al-'Arab*), et, donc, éventuellement, par métonymie, l'objet au centre de cette aire, autour duquel on tourne.
- v. 53. Ma traduction respecte l'hypallage du texte, « libres » qualifiant syntaxiquement les « yeux », mais sémantiquement les « êtres ». « Ceux qui viennent de biais » désignent sûrement, dans le contexte, les cavaliers d'un raid.
- v. 55. À nouveau, ma traduction respecte l'hypallage : ce sont les yeux qui ruissentent de larmes. Ḥiṣn et Ibn Sayyār sont deux hommes des Banū Ḏubyān, dont les femmes, si elles étaient emmenées en captivité, attendraient l'envoi pour les libérer contre rançon.
- v. 56. Le vers dit seulement « il », que le commentateur identifie avec le roi al-Nu'mān. Les Rib'i et les Ḥaḡgār appartiennent aux 'Udra, qui appartiennent eux-mêmes au groupe Ḇuddām/Quḍā'a (Arabie du Nord-Ouest).
- v. 58. L'interprétation de ce vers n'est pas assurée. Selon une note de l'éditeur de la *Ǧamhara*, il signifierait « Ceux qui mènent une attaque contre ma tribu, leur violence

ne me fera pas partir.» En revanche, Derenbourg comprend «ou bien je dresserai ma tente...». Apparemment, le premier lit *a-wa...* (est-ce que), là où le second lit *aw* (ou). On serait, par ailleurs, tenté de lire *'ir* (caravane), mais la *Ǧamhara* comme le *Dīwān* donne *'ayr* (âne sauvage, onagre). Derenbourg cite un commentaire selon lequel il s'agit d'un terrain si dur que même le plus résistant des quadrupèdes ne s'y aventure pas.

- v. 59-60. Ces deux vers décrivent une troupe ne faisant rien pour passer inaperçue, autrement dit sûre de sa puissance.
- v. 62. Tant Derenbourg que Bustānī comprennent ce vers (n° 6 des 14 de cette pièce du *Dīwān*) ainsi: «Je pourrai du moins me réfugier dans les défilés de la montagne.» Ce qui implique une interprétation littérale telle que: je suis tel que les gorges ne se délivrent pas de moi, *i.e.* j'y suis inexpugnable. «Laves d'enfer» traduit *harrat al-nār*, donné par la *Ǧamhara* comme un toponyme et simplement transcrit par Derenbourg. *harra* (le terme est passé chez les géographes) est un désert de laves; *al-nār* («du feu») en rappelle tout à la fois l'origine volcanique et le caractère «infernal» (sans être monothéiste, Nābiġa était lié aux Lakhmides de Ḫira, l'un des centres du christianisme de l'Arabie préislamique). *Harrat al-nār* fait écho au «pays sombre» (*sawdā'*, *muẓlīma*) du v. 58. Tel que nous le comprenons, le vers célèbre la double capacité de Nābiġa à débusquer les rebelles, mais à échapper lui-même aux attaques.
- v. 63. Umm (Oumm) Ṣabbār litt. «Mère de Très Patient», surnom en forme de teknonyme de la guerre (également de genre féminin en arabe) et autres calamités. Là encore, il y a une divergence d'interprétation remarquable entre la *Ǧamhara* et le *Dīwān*, qui fait de Umm Ṣabbār le surnom de la *harra* (en ce qu'elle met à mal la patience de qui s'y risquerait). Cette divergence n'est pas seulement favorisée par l'apparition au v. 58 de *muẓlīma* (sombre) et au v. 63 de *mazālim*, pl. de *mazlīma* (injustice), mais encore par le fait que le *Dīwān* intercale le v. 58 entre 62 et 63: *mazālim* est alors compris comme le pluriel de *muẓlīma* substantivé. Il est d'ailleurs possible que ces vers aient une double, voire triple entente, la noirceur de la nuit s'ajoutant à la noirceur du terrain et à la «noirceur» des hommes...

BIBLIOGRAPHIE

- Ahlwardt, W. (1870 [1913]). *The Divans of the Six Ancient Arabic Poets, Ennâbîga, Antara, Tharafa, Zuhair, 'Algama and Imruulqais, Chiefly According to the MSS of Paris, Gotha, and Leyden and the Collection of their Fragments with a List of the Various Readings of the Text. Edited by W. Ahlwardt.* London : Trübner & Co. [Anastatic Reprint : Paris : Geuthner]. [pièce n° 11 p. 14-15 et supplément n° 26 et 27, p. 169-170, sommaire, p. 210]
- Arazi, Albert et Masalha, Salman (1999). *Six Early Arab Poets. New Edition and Concordance Based on W. Ahlwardt's The Divans of the Six Ancient Arabic Poets*, The Max Schloessinger Memorial Series. The Hebrew University of Jerusalem : Institute of Asian and African Studies [texte du poème, p. 8-9 (v. 50-63) et p. 102-103 (v. 1-49)].
- Blachère, Régis (1952-1964-1966). *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du xv^e siècle de J.C.*, I, II et III. Paris : Adrien-Maisonneuve.
- Derenbourg, Hartwig (1868). «Le Dîwân de Nâbîga Dhobyâñî, texte arabe, publié pour la première fois suivi d'une traduction française et précédé d'une introduction historique par M. Hartwig Derenbourg», *Journal asiatique*, 6^e série, tome XII, p. 197-297, 301-439, 484-515. [v. 50-63 de 'ûgû fa-hayyû, p. 279, trad. p. 324-326 et notes p. 400-402 et texte entier, traduction et notes, appendice, p. 498-515].
- Dîwân al-Nâbîga al-Dubyâñî*, édition et commentaire de Karam al-Bustâñî, Dâr Şâdir et Dâr Bayrût, Beyrouth, 1389/1960 [texte du poème, p. 48-54 et 55-57].
- Ibn al-Nâhâs (Abû Ǧa'far Aḥmad b. Muḥammad al-Nâhâs) *Šarḥ al-qâṣā'id al-tiṣ'* *al-mašhûrât*, éd. Aḥmad Ḥattâb, 2 vol. Bagdad : Dâr al-ḥurriyya li-l-ṭibâ'a, & Maṭba'at al-ḥukūma. 1393/1973.
- Hommel, Fritz (1885). «Über eine zu veranstaltende Ausgabe der *Gamharat al-'Arab* zugleich als Prolegomena zu einem Handwörterbuch der vorislamischer Poesie», dans *Actes du VI congrès international des orientalistes tenu à Leide en 1883, deuxième partie, section 1 : sémitique*, p. 385-408. Brill : Leiden.
- Larcher, Pierre (2000). *Les Mu'allaqât. Les Sept poèmes préislamiques préfacés par André Miquel, traduits et commentés par Pierre Larcher*, coll. «Les immémoriaux». Saint-Clément de Rivière : Fata Morgana.
- Larcher, Pierre (2001a). «Le poème en *dâl d'al-Nâbîga al-Dubyâñî*. Introduction, traduction et notes», dans *L'Orient au cœur. En l'honneur d'André Miquel*, sous la responsabilité de Floréal Sanagustin, Maisonneuve et Larose, Paris, 2001, p. 35-44.
- Larcher, Pierre (2001b). «“Dis adieu donc à Hourayra...”». Traduction du poème en *lâm d'al-A'şâ Maymûn*, avec une introduction et des notes», *Annales islamologiques* 35, Le Caire, Ifao, 2001, p. 181-191.
- Larcher, Pierre (2002). «Le poème en *bâ'* de 'Abid b. al-Abras», dans *André Miquel et les voix des deux rives*, revue *Rémanences*, n° 17, Bédarieux, 2002, p. 159-163.
- Macdonald, D. B. (1896). «A Description of the Bûlâq Edition of the *Jamhara Ash'âr al-'Arab*, with an Examination into the Origin and Sources of the Collection», *Journal of the American Oriental Society*, vol. 16, p. CLXXV-CXCI.

Montgomery, James E.(1997). *The Vagaries of the Qasîdah. The Tradition and Practice of Early Arabic Poetry*, Gibb Literary Studies, number 1. E.J.W. Gibb Memorial Trust.

Nallino, Maria (1931-32). «Le varie edizioni a stampa della *Jamharat Ash‘âr al-‘Arab*», *Rivista degli studi orientale*, vol. 13, fasc. X, p. 334-341.

Nöldeke, Theodor (1895). «Einige Bemerkungen über das Werk Jamharat ash‘âr al-‘Arab», *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Band 49, p. 290-293.

Qurašî, Čamhara = Abū Zayd Muḥammad Abū l-Ḥaṭṭâb al-Qurašî, *Čamharat Aš‘âr al-‘Arab fī-l-ḡāhiliyya wa-l-’islām*, éd. ‘Alī

Muhammad al-Bağâwî, 2 vol. Le Caire: Dâr nahdat Miṣr li-l-ṭab‘ wa-l-našr, s.d.

Tibrîzî (Abū Zakariyâ Yaḥyâ b. ‘Alî b. Muhammad b. al-Ḥasan b. Muhammad b. Mûsâ al-Šaybânî al-ma‘rûf bi-l-Ḥaṭîb al-), *Šarh al-Qaṣâ’id al-‘Ašr*, éd Muhammad Muḥyî 1-Dîn ‘Abd al-Ḥamîd, Maktabat Muḥammad ‘Alî Şubayh, Le Caire, 1384 / 1964.

Zawzanî (Abū ‘Abdallâh al-Ḥusayn b. Alḥmad al-Ḥusayn al-), *Šarh al-Mu‘allaqât al-sab‘*, éd Muhammad ‘Alî Ḥamîd Allâh, al-Maktaba al-umawiyya, Damas, 1383 / 1963.